

Cécile Bonopéra

Jouissance dans un travail de lecture et d'écriture

Pour Pascal QUIGNARD l'acte d'écrire n'a lieu que s'il a été précédé d'une « Voix à ce point intime qu'elle n'est même plus transportable dans l'air. Qu'elle n'est même plus de l'ordre du souffle dans le corps ». Cette voix ne résonne que dans le silence. Elle est la condition de l'écrire dont elle intensifie l'urgence au point qu'il en devient impérieux. Cette « voix intime » dite ailleurs « langue imprononçable » et encore « cri improférable, assombrissant » n'est pas sans évoquer le silence assourdissant qui signe les entours du lieu de l'Autre, où le bruire (qui est verbe issu du bruit) se confond avec le cri. L'acte d'écrire dépend de la possibilité de s'en saisir au moment même où elle surgit, de l'arracher au vide sonore dont elle procède. L'acte d'écrire est l'impossible tentative de dire quelque chose de cette expérience, qui se résout en traces littérales. L'écrivain se fait le témoin et le passeur de cette expérience extrême et radicale.

Je travaille actuellement depuis quelques mois et pour quelques mois encore, sur la production écrite d'un écrivain de langue française, Pascal QUIGNARD. Il s'agit d'une approche textuelle qui passe d'abord nécessairement par un travail de lecture, travail conséquent car l'œuvre de Pascal QUIGNARD est elle-même déjà, conséquente. Et je me rends compte que ce travail infiltre progressivement le rapport que j'entretiens aux textes de façon plus générale. C'est dire qu'à l'heure de me mettre au travail proposé parmi nous cette année, je me suis découverte une manière à la fois toute tracée, impérative par là même, et comme renouvelée, manière qui m'a conduite à modifier quelque peu le projet que j'avais l'intention de vous présenter.

En deux mots : pour parler de jouissance il faut utiliser une langue. Cet impératif oblige et il est l'obligé de qui use de cette langue. Mon texte entretient un rapport étroit avec la langue française.

J'ai commencé par me pencher sur la formulation de l'intitulé de notre travail de l'année, sa matière textuelle en quelque sorte que j'énonce ici : « *Jouissance (s) de l'actuel* », d'une manière un peu machinale, pour la questionner, essayer de la serrer un peu afin tout en la traitant de n'être pas trop hors sujet. (Car en fait, comment parler de jouissance sans être d'emblée hors sujet ? Mais, est-il question de parler de jouissance ? Ou bien est-ce que parlant, on ne parle toujours que de jouissance ? Ce qui est sûr, c'est que parlant, on ne parle toujours que de soi).

Plus je questionnais la forme de cet intitulé, son texte même, et plus l'intitulé m'apparaissait proprement opaque. Je dirai : opaque comme holophrastique, mais avec quand même une espèce de perspective, piège à regard, comme un passage où s'engouffre l'« s » entre ses parenthèses, qui disparaît précisément à l'énoncé. Plus je la questionnais, et plus je me rendais compte que pour éviter de me prendre à la dimension holophrastique, il me fallait utiliser les grands moyens et la mettre cette forme, littéralement à la question. C'est-à-dire que devant l'opacité de l'intitulé, j'ai pris la tangente et j'ai décidé de couper dans la forme, sorte d'exercice de dit-section en guise d'exercice de style, mais pas inconsidéré du tout puisqu'il s'agit en travaillant le texte même, face littérale, matérielle du signifiant, de passer outre l'opacité du signifié.

Le premier mot qui se présente : « *Jouissance* », est Majuscule mais indéterminé, ce qui le rend d'autant plus inquiétant. Aucun article ne vient le définir ou l'indéfinir pour nous guider dans sa lecture. Le tâtonnement, l'obscur voire le labyrinthique surgissent, dans l'immédiateté de la capture. Car tout en étant du domaine de l'illimité, du « sentiment océanique », de l'impossible à définir de ne pouvoir se dire, la jouissance se définit pourtant d'être toujours singulière à un humain déterminé, et non reproductible chez un autre (non qu'un humain n'ait qu'une seule manière de se livrer à la jouissance, mais en tout cas seulement quelques-unes, précisément repérables, et toujours réductibles à une seule, privilégiée).

Dans le même temps l'absence d'article devant le mot, creuse la place après le mot, de cette mise en abyme de l'« s » et élève la lettre élue d'avoir été muette, à la dignité d'une épithète. L'« s » entre parenthèses vient insister sur la possibilité de singulariser ou de pluraliser le mot « *jouissance* » sans qu'aucun des deux choix exclue radicalement l'autre. Au contraire ils semblent se convier avec civilités : « Après vous. Mais non, mais non mon cher je n'en ferai rien, après vous ! » Des civilités avec la jouissance ? Ou dois-je dire des civilités avec jouissance ?

Et puis tout de suite après, la dimension réflexive contenue dans « *de* » ouvre encore à l'équivoque : est-ce que « je » jouis de l'actuel ? Ou est-ce « *l'actuel* » qui jouit, qui se jouit de moi ? Une chose est sûre, on jouit toujours au présent. Alors « *Jouissance (s) de l'actuel* » serait un pléonasme ? Mais si je suis capable de jouir simplement du temps présent quel qu'il soit, j'ai déjà atteint un degré de sagesse, de béatitude exceptionnel pour un humain. En général dans le temps présent, c'est « ce » dont je jouis qui me captive précisément et qui relègue à l'arrière-plan le temps présent qui s'écoule tout de même en douce, de son côté. Mais alors justement il me ramène à son alternative où « *l'actuel* » se jouit de moi. Car au sens strict de s'écouler, le présent me rapproche inexorablement du moment de ma mort.

C'est « *l'actuel* » dans la proposition qui introduit l'objet, qui le fait surgir. L'objet y est caché, voilé par la suite de signifiants qui constituent l'intitulé même. C'est « *l'actuel* », ultime signifiant de la chaîne, qui la boucle qui la fait à strictement parler, revenir sur elle-même dans un bref mouvement de sidération, où l'objet apparaît. Dans le texte, « *l'actuel* » est le lieu du retournement de la phrase en holophrase. « *L'actuel* » renvoie à la mort de passer ou si l'on concentre son attention sur « ce » qui se passe dans le temps de « *l'actuel* », aux objets dont je jouis qui de me captiver, y ramènent eux

aussi. Convient-il donc de considérer « *l'actuel* » dans sa pure dimension temporelle ou bien ce mot, le seul qui soit d'ailleurs parfaitement défini dans la proposition, est-il là pour évoquer en fait autre chose ?

Par exemple : « actuellement » ou... « l'actualité » ? C'est dire qu'il s'agirait alors de discuter des modalités de jouissance qui se rencontrent actuellement, dans l'actualité de la clinique. S'agit-il donc d'actualiser la clinique psychanalytique en travaillant à l'élaboration de la clinique qui se rencontre ici et maintenant dans le cabinet de l'analyste... ou même dans la rue, parce qu'ici et maintenant c'est une spécificité de l'époque, les psychanalystes descendent dans la rue à la rencontre de la jouissance ? (J'appelle la rue : tout espace moins feutré que le cabinet de l'analyste). Et c'est vrai que la jouissance sous la forme du symptôme, se rencontre pour ainsi dire à visage découvert, dans la rue. La jouissance s'impose sans retenue aucune dans la rue, elle s'expose, là où le feutre limite ses effets de résonance au seul cabinet de l'analyste.

Ce qui m'amène à évoquer un dilemme lié précisément au thème de ce travail : d'une part l'exposé d'une pratique clinique du cas par cas qui est la pratique clinique de l'analyste, surtout quand le cas est déjà là, exposé dans la rue, risque la généralisation de la rue, justement ouverte sur les multiples du monde propres à susciter une récupération globalisante qui trahirait nécessairement la singularité de chaque jouissance rencontrée ; d'autre part la dimension de l'exhibition inhérente à toute tentative d'exposer la jouissance, y compris quand il s'agit d'en rendre compte mais qui croise là, j'ai envie de dire heureusement, celle de l'impossible à dire inhérent à la jouissance même. Devant ce dilemme j'ai eu un instant de vacillation, comme l'envie de botter en touche... pas pour y rester sur la touche, ce qui serait occuper une position défensive peut-être salutaire, mais embarrassante : une évidence m'est apparue, cette manière d'un faire renouvelé que je notais tout à l'heure, est déjà à l'œuvre. Ce bla-bla que je dévide depuis un moment est l'expression d'un « work in progress », sorte de performance comme disent les artistes qui s'essaient volontiers actuellement à cet exercice public et qui devrait me mener vers ce que je peux dire de jouissance, de l'actuel.

Car, le thème de travail de l'année donné en bloc dans toute la dimension sidérante de l'holophrase, convoque l'esclave sommé de produire un travail. En effet dès qu'on parle de jouissance, il est question d'impératif, il est question de Surmoi. La jouissance naît à la racine même de l'inscription dans le corps d'une trace première qui se réactualise dans la répétition de l'expérience. Cette trace est produite par la rencontre du corps et d'un objet. Au départ cet objet possède la dimension d'une contingence pure, il est étranger radical, absolu. Puis il s'assimile pour partie au sens que le sujet va lui attribuer peu à peu, pour tenter de se l'approprier. Avec le sens, c'est l'objet que le sujet tente de capturer, l'objet dont Freud dit qu'il est tout d'abord halluciné par le sujet dans le but de réitérer l'expérience de satisfaction. Et c'est dans l'Autre que le sujet va puiser le sens. Le sens vient d'abord de l'Autre, du désir que l'Autre a pour le sujet. Voilà comment la machine à-produire-de-la-jouissance s'élabore peu à peu et se structure comme un langage.

Est-ce à dire que l'objet dont il est question est secondaire accessoire, d'être contingent ? D'avoir été de l'ordre de la contingence la première fois, l'objet est devenu nécessaire à la réactualisation de la jouissance, dans la

répétition de l'expérience. C'est la recherche de la jouissance, qui est poussée vers la jouissance, qui fait passer ce qui appartient d'abord à l'ordre du contingent, du côté du nécessaire. C'est l'insistance répétitive de l'expérience de jouissance qui fait la trace vive, qui ne s'efface pas, qui se creuse toujours plus. La trace de l'objet sur le corps est trace de jouissance. Après la première rencontre contingente, c'est le corps qui appelle, de toute la force de son état de vivant, l'objet qui de contingent passe à l'état de dilection, de prédilection, et chaque corps, fait l'expérience singulière, de sa jouissance. Car la jouissance tient au corps et elle tient au corps vivant. Et d'être chevillée au corps vivant, la jouissance est toujours de l'actuel. Quand je dis : « je jouis », c'est le corps de « je » qui jouit et le corps de « je » ne jouit, que tant qu'il est vivant. Le grand paradoxe de la jouissance c'est qu'à la fois elle est illimitée et que cependant, elle a un terme. Son terme est celui qui met un point final à la capacité de jouir du corps en lui faisant rencontrer sa mort. Mais l'inconscient au travail n'en est pas à un paradoxe près. Car l'inconscient travaille, c'est le propre de l'inconscient, il ne cesse pas de travailler à produire de la jouissance par tous les moyens qu'il a à sa disposition (quand il manque de moyens d'ailleurs il en invente sur-le-champ, il est infatigable). Le temps, qu'il ne connaît pas, n'entre simplement pas en compte dans ses calculs de production. Ainsi d'avoir été de l'ordre de la contingence la première fois, l'objet est devenu nécessaire à la réactualisation d'une jouissance qui, de se répéter, est mortifère. Ce qui pousse le corps à la jouissance, la pulsion, le pousse jusqu'à la mort. La pulsion est pulsion de mort. L'au-delà du principe de plaisir c'est le passage du contingent au nécessaire, passage irréversible une fois que le contingent s'est produit.

Je reprends : le texte de notre intitulé de travail, je l'ai mis à la question. J'ai désarticulé la matière du texte même jusqu'à faire surgir l'objet de la jouissance, caché dans l'énoncé de la phrase et caché par l'énoncé de la phrase. L'extraction de l'objet fait apparaître la phrase pour ce qu'elle est : un pur produit du travail de l'inconscient qui est machine à produire de la jouissance. Le langage habille le corps vivant avec du signifiant parce que le langage sert de masque au corps jouissant pendant qu'il fait jouir le corps vivant. Voilà pourquoi ce masque tient au corps comme la tunique de Nessus au corps d'Hercule. Dans le Séminaire XX, Lacan dit que « *le signifiant, c'est la cause de la jouissance* »¹. Tant qu'il est vivant le corps jouit, dans un continuum, de la réactualisation de la jouissance contenue dans une trace ineffaçable laissée sur le corps par la langue. Pour le coup que l'objet soit génital ou pré-génital n'y change rien. Le sexuel est déjà là, convoqué par le rapport qu'il n'y a pas, « troumatissant » de la rencontre de la langue et du corps.

Ainsi dans l'*automaton* du symptôme, se dit une part de l'indicible à quoi le sujet est confronté quand il rencontre la *Tuchè*, et se jouit également la réactualisation de la trace que laisse cette rencontre dans le corps. Et le sujet peut, la clinique le montre, se satisfaire de cette sorte de pacte passé avec la jouissance dans le bricolage symptomatique. L'ignorance fait le lit de la jouissance.

Le fantasme qui est un scénario, un récit construit par le sujet à partir de sa rencontre avec le réel, récit qui peut se résoudre à l'énoncé d'une phrase, est du fait d'avoir structure de langage, une modalité privilégiée pour médiatiser, pour tamponner le rapport du sujet à la jouissance. Dans le fantas-

¹ J. LACAN, Le Séminaire, Livre XX, *Encore*, Paris, éd. du Seuil, Champ Freudien, 1975, p. 27.

me le sujet expérimente juste ce qu'il faut de jouissance, qui y est introduite à sa dimension phallique. C'est « la jouissance qu'il faut, à qui parle » pour se tenir à distance de l'au-delà du principe de plaisir et entretenir un rapport possible à l'objet de jouissance.

Mais le fantasme peut lâcher : devant le caractère impératif, inflexible, envahissant du désir de l'Autre, le fantasme peut céder la place à l'angoisse. Car « Je te désire » signifie « Je désire jouir de toi », c'est-à-dire te réduire à quoi mon bon vouloir l'a décidé, sans que toi-même aies un mot à dire car, « Je » me soucie comme d'une guigne de savoir si tu es d'accord.

Mais si l'angoisse est l'ultime défense contre l'obscénité du surgissement réel de l'objet, ultime avant le passage à l'acte qui est lui, résolutoire, elle n'est pas la seule modalité de faire avec la jouissance à ce point précis où elle se rencontre. Et le bon vouloir magnanime d'un Autre tout puissant m'y conduit directement : ce que les mystiques enseignent, c'est qu'il est possible de se livrer, sans défense aucune à la jouissance d'un Autre, dont le Nom est l'un des Noms-du-Père. Et que se livrer à cette jouissance c'est rencontrer une jouissance autre, source d'extase, source de joie, ineffable et infinie. La jouissance mystique est jouissance pure d'un signifiant qui organise le rapport au monde du sujet. La jouissance mystique est pure sublimation du corps, jouissant de son rapport au signifiant.

Alors, si le signifiant est cause de la jouissance, l'existence de la jouissance mystique m'amène à poser la question de ce que peuvent être des modalités de jouissance sublimées dans le rapport d'un corps au signifiant, et ceci au-delà d'une relation mystique au Nom-du-Père ? L'analyse est ce lieu qui permet quelquefois de trouver le moyen de se passer du Nom-du-Père, à condition d'avoir appris à s'en servir. L'analyse est le lieu d'un savoir-faire. Le desserrage du nœud symptomatique facilite le passage des modalités habituelles, impératives, de jouissance du symptôme vers les modalités sublimées ouvertes au champ des possibles, de la jouissance sinthomatique prise comme événement de corps, hors-sens comme tel, mais susceptible de donner lieu à du sens. L'analyse est le lieu qui permet quelques fois le passage du nécessaire au possible, dans le rapport qu'entretient le sujet au signifiant. Voilà comment d'avoir obligé, la langue devient l'obligée du sujet susceptible de s'en emparer. Mais s'en emparer est de l'ordre d'un choix, choix éthique, c'est-à-dire que s'en emparer n'est pas sans accepter un renoncement, ce à quoi peut conduire une analyse.

C'est d'un choix et de la sorte de renoncement à quoi il oblige, que je vais pour finir éclairer la dimension de l'écriture que je tente d'approcher dans le rapport qu'elle entretient avec la langue, avec la jouissance. L'écriture est manière de border avec la matière même littérale du signifiant, le surgissement du réel qui est « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire », en arrachant ce signifiant au cœur même de ce qui du réel, est susceptible de passer au signifiant et qui le traverse sous l'autre forme matérielle que peut emprunter le signifiant, sous la forme du sonore. En cela l'écriture est une autre manière de faire, avec ce qui s'inscrit de signifiant jouissant dans le corps. Et l'écrivain, est celui qui use de ce savoir-faire sans médiation.

Je prends chez Irène FENOGLIO, linguiste et directrice de recherche à l'ITEM au CNRS, cette définition de l'écriture de Pascal QUIGNARD :

«... si particulière et si neuve : écriture fulgurante, fragmentée d'éclairs d'intensité qui ouvrent un monde de lecture infini... dans l'espace si mystérieux de l'écriture. Non pas une écriture sobre ; une écriture ramassée et précipitée »²,

qui m'intéresse précisément d'évoquer l'espace de l'écriture, rendu à son étrangeté originelle de ce qu'elle procède de l'urgence.

En effet pour Pascal QUIGNARD l'acte d'écrire n'a lieu que s'il a été précédé d'une

« Voix à ce point intime qu'elle n'est même plus transportable dans l'air. Qu'elle n'est même plus de l'ordre du souffle dans le corps »³.

Cette voix ne résonne que dans le silence. Elle est la condition de l'écrire dont elle intensifie l'urgence au point qu'il en devient impérieux. Cette « voix intime » dite ailleurs « langue imprononçable » et encore « cri improférable, assombrissant » n'est pas sans évoquer le silence assourdissant qui signe les entours du lieu de l'Autre, où le bruire (qui est verbe issu du bruit) se confond avec le cri. L'acte d'écrire dépend de la possibilité de s'en saisir au moment même où elle surgit, de l'arracher au vide sonore dont elle procède. L'acte d'écrire est l'impossible tentative de dire quelque chose de cette expérience, qui se résout en traces littérales. L'écrivain se fait le témoin et le passeur de cette expérience extrême et radicale.

De l'écriture de Pascal QUIGNARD je ferai entendre un très court passage, pour conclure ce « work in progress » sur la question de la jouissance que je noue à celle de la lecture et de l'écriture, comme une enluminure incisée dans ce que je peux dire de « *Jouissance (s) de l'actuel* » :

La « *Prière d'insérer* » qui précède la lecture de « *Boutès* »⁴ me permet d'éviter le résumé maladroit d'un texte au tranchant poétique saisissant, et de le faire entendre :

« Dès la fin du Mycénien la légende courut d'une île mystérieuse sur les rives de laquelle les marins périssaient attirés par le chant des oiseaux.

On racontait que les navigateurs qui passaient le long de ces côtes se faisaient emplir leurs oreilles de cire pour ne pas être déroutés et mourir.

Même Orphée le Musicien ne voulut rien entendre de ce chant continu.

Ulysse le premier souhaita l'entendre. Il prit la précaution de se faire attacher les pieds et les mains au mât de son navire.

Seul Boutès sauta. »

QUIGNARD écrit :

« Quand Boutès quitte sa rame, il se lève.

Quand Boutès monte sur le pont, il saute.

Boutès danse. »⁵

Boutès donc, est le seul des Argonautes embarqués avec Jason à la conquête de la « Toison d'Or », à refuser de se faire sourd au chant des sirènes, à décider dans un mouvement qui est franchissement, d'aller au-devant de son destin qui de fait est précisément son désir, désir pur. C'est ce choix de Boutès qui me paraît précieux en ce que Pascal QUIGNARD arrache dans le temps de grâce de l'écriture, au franchissement du « se faire sourd » à la

2 I. FENOGLIO, *Genesis*, Revue Internationale de Critique Génétique, « ...ce vivre-écrire que je suis », Entretien avec Pascal QUIGNARD, n° 27, 2006, p. 97.

3 P. QUIGNARD, *Les Ombres errantes*, Paris, éd. Grasset, 2002, p. 134.

4 P. QUIGNARD, *Boutès*, Paris, éd. Galilée, Lignes Fictives, 2008.

5 *Ibid.* p. 16.

danse. Car nul ne contestera la dimension éminemment sublimée du corps dans sa danse, qui signe la légèreté du retournement sinthomatique d'un symptôme originaire, pris sur le vif au tranchant de l'écriture, là où Boutès se sera tout de même donné un instant de saisie du chant attachant, un temps pour comprendre pendant lequel il se sera rassis à la rame avec ses compagnons, avant un moment de conclure dans la fulgurance d'un « se jeter à l'eau ».

Ou, ce qui se lit dans ce qui s'écrit.